

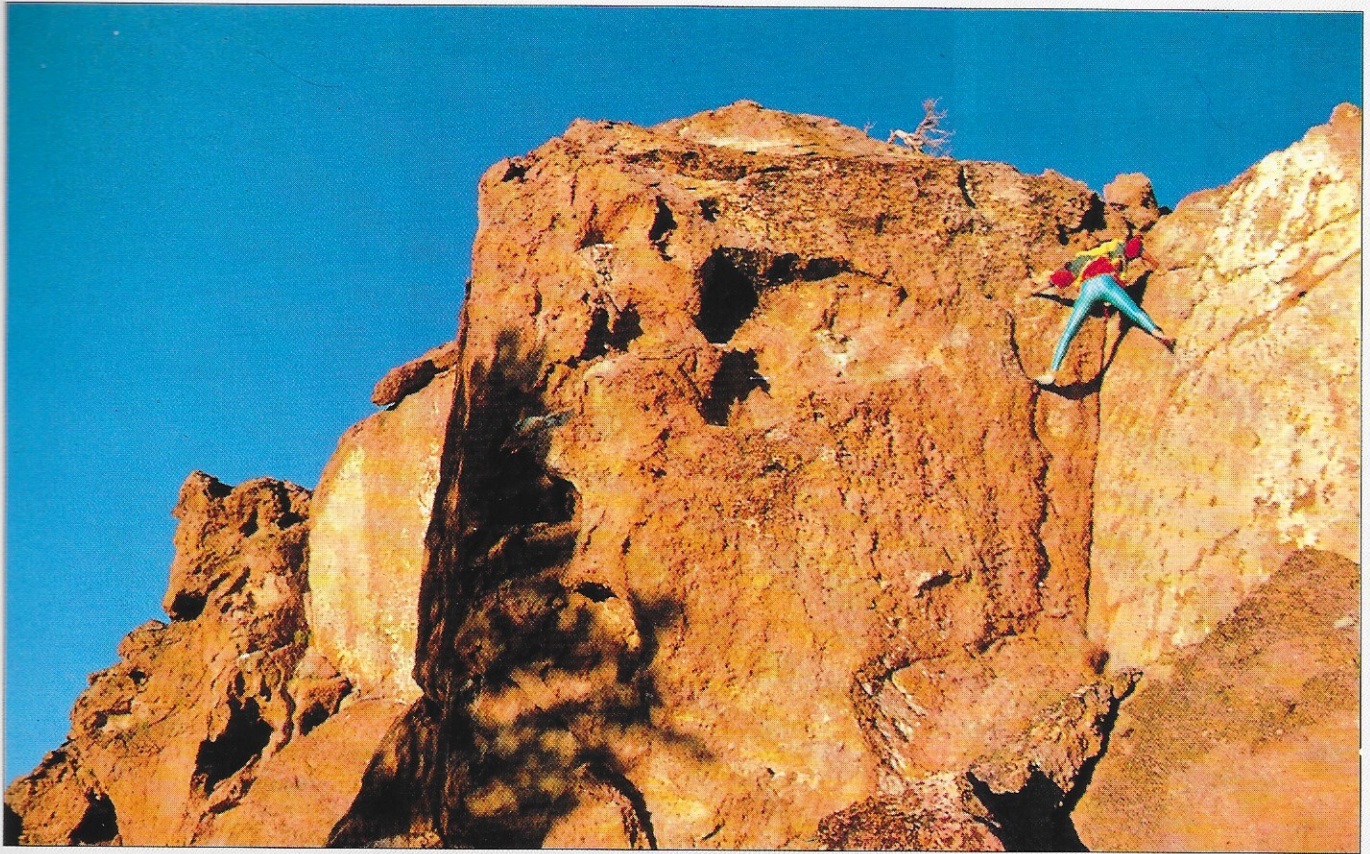
SOUVENIRS D'UN VOYAGE AUX INDES OCCIDENTALES

**(et de la grandissime
ascension que nous y fîmes)**

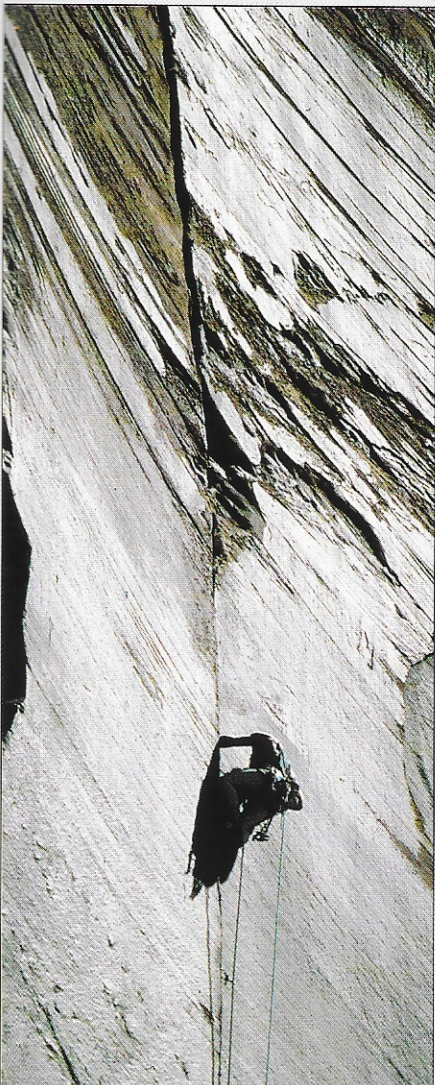
**Texte et photos :
Olivier PAULIN**



Isa et l'auteur dans les Tu-
lomme Meadows (Yosémité) :
le « French Chic » qui étonne
les Américains...



Isa dans le petit dièdre du côté de Bishop (Californie).



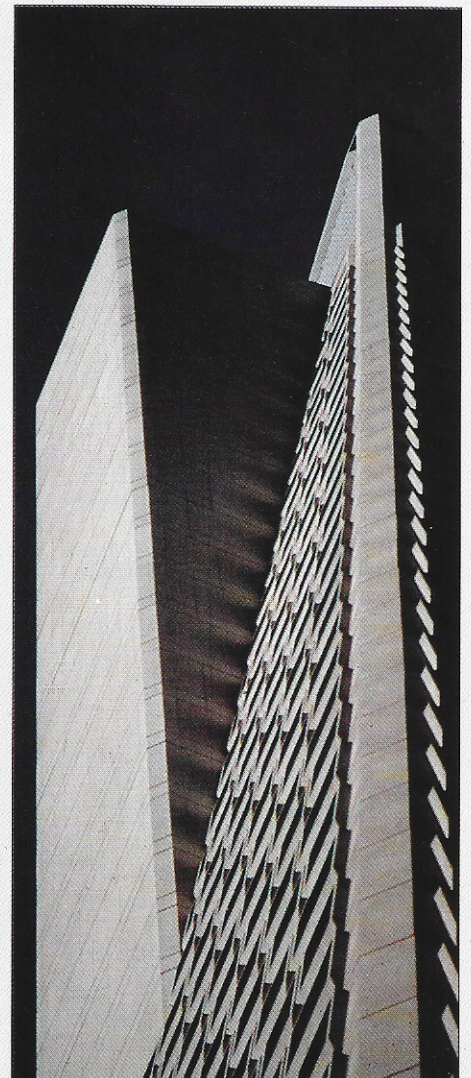
Jean-Sé dans « Supercrack of the désert » (Utah).

Les jambes ballantes dans le vide, je contemple les ombres hallucinées que découpe le clair de lune. Autour de moi, mes compagnons somnolent. Marco pique du nez et je le rattrape par le col de sa veste (il n'est pas vaché) ; Jean-Sé et Isa dorment sur la plate-forme voisine. Coincés un peu plus haut, nos deux amis américains fument un joint en silence. La nuit sera longue. Bonne occasion pour essayer de trier et classer les souvenirs de notre folle virée dans l'Ouest américain.

Je suis arrivé seul à Los Angeles vers la mi-juillet et j'ai rejoint en Greyhound Isa qui faisait des photos dans la Owens Valley avec Pascal Tournayre... Oh et puis zut pour la plume ! Contentons-nous des images : le petit dièdre inconnu au coucher du soleil entre Bishop et le Yosemite ; Isa l'écureuille dans les dalles des Tulomne Meadows, et ses gentils écureuils...

Puis, rejoints par Marc et Jean-Sé, la route, la route, et la musique surtout (si vous passez par Los Angeles, en FM : Ninety four point seven : The Wave), les highways la nuit, les déserts, les bivouacs n'importe où, les piscines, les glaces et surtout la grimpe, la grimpe ; caniculaire à Joshua Tree, mathématique dans le Canyonland (oh, Supercrack !), lassée autour de Boulder (on commence à se languir des bons spits français) ; oui, Cheyenne de grimpe au Vedauwoo, grimpe à la Mormonne, le nœud du Little Cottonwood Canyon près de Salt Lake City... et les dykes près de Lac Tahoe ! Tout cela s'entremêle et se culbute. Oh my God ! Pas le moment de culbute de mon perchoir !

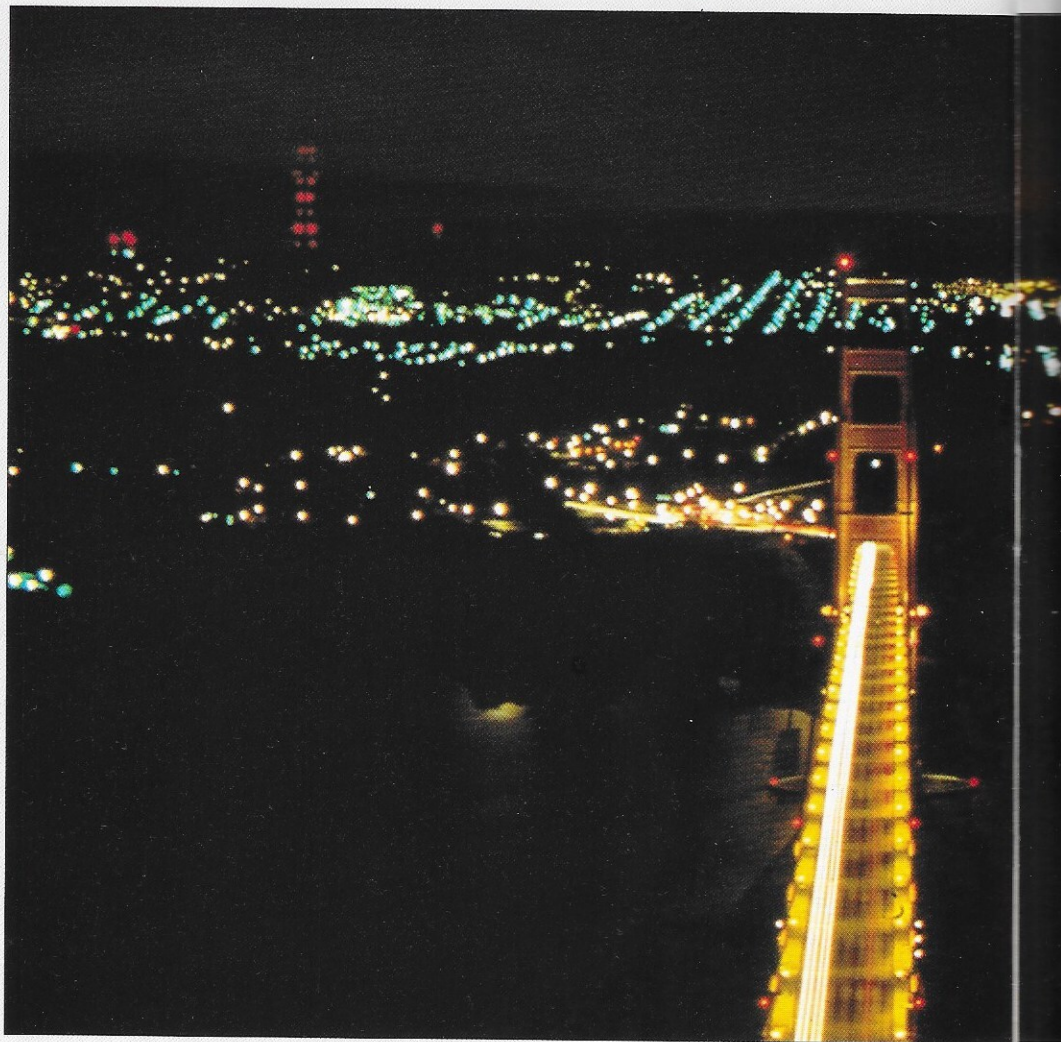
Je m'agite et commence à avoir froid aux fesses sur ma vire de ferraille... Ah oui, c'est vrai, j'ai oublié de vous dire, nous ne sommes pas accrochés dans El Cap ni dans le Diamond. Non, nous



A San Francisco : de beaux éperons vierges (?)

sommes dans le fouillis des poutrelles métalliques qui soutiennent le tablier du Golden Gate Bridge de San Francisco ! Il doit être une heure du matin. Nous sommes arrivés là le cœur battant d'émotion. Dame, pensez : il a fallu depuis le parking, sauter une grille de trois mètres de haut coiffée de barbelés, puis courir dans les buissons jusque sous l'ombre du pont, comme si on allait le plastiquer (on ne s'est tout de même pas noirci la gueule au bouchon... ni à autre chose d'ailleurs, car on doit monter par le câble. Eh oui, c'est un pont suspendu !). Un peu d'escalade dans les poutrelles a fini de nous essouffler. Pour faire plus action de commando encore, on voit patrouiller les voitures de flics sur la colline à côté. Et là, nous attendons depuis une demi-heure ou plus que celle qui fait jour et nuit l'aller et retour sur le pont se soit éloignée. Frank, le grimpeur américain qui nous a embarqués dans ce coup foireux, fait le guet au ras du tablier qui gronde au passage des camions. Sous nos pieds, cinquante mètres plus bas, le Pacifique fait miroiter ses vagues sous la pleine lune. Deux cents mètres en dessus de nous tourne un phare rouge : le sommet que nous visons (après le bouldering, le buidering).

Enfin, Franck nous fait signe. Une renfougne chamoniarde (« tu sais faire ça, Isa ? ») entre béton et câble nous permet de prendre pied dessus et nous partons en courant pour sortir de la zone basse éclairée par les lampadaires. Nous n'avons pas fait cinquante mètres qu'un haut-parleur à pleine puissance nous cloue sur place ! On se jette à plat ventre. Qu'est-ce qui se passe, Bon Dieu ? Les flics nous ont vus ? Merde ! On court au sommet quand même et on s'expliquera plus tard à la jail, pardon, au poste. Mais non, incroyable ! Ça n'est pas pour nous. Deux gars à pied viennent de se faire interpellé juste en dessous de nous (il est interdit de traverser de nuit, même en vélo : « hazardous area », comme ils disent probablement...). Nous avons tous le souffle coupé. On repart doucement vers le feu rouge accroché à mi-hauteur du câble pour les avions. Le vide se creuse ; à notre verticale, les voitures commencent à se faire petites. Rassurez-vous cependant, le câble fait un bon mètre de large, et il y a un petit filin de chaque côté qui sert de main courante et sur lequel nous nous assurons scrupuleusement avec une sangle ; n'empêche que c'est gazeux ! Le vent du large, pas trop fort heureusement, commence à nous rafraîchir les idées. Sur l'écran de la légère brume au-dessus de nous, les lumières du pont projettent sa fantastique image inversée. La pente se redresse peu à peu et la torsion des chevilles accentue l'effet « montagne » ; les manœuvres de mousqueton sur le filin me rappellent mes expés : corde fixe, jumar, sécurité, sécurité. Je n'ai pas envie, comme Le-prince-Ringuet à un glacier, de donner mon nom à une pile de pont, toute nord et probablement vierge de toute ascension française qu'elle soit ! Impossible non plus, à l'approche du « sommet », de ne pas accélérer le pas, de savourer la dernière et aérienne enjambée qui nous fait quitter le câble pour prendre pied sur l'échelle qui mène à la haute passerelle qui constitue le haut du pilier porteur où tourne le phare rouge à éclipses. Sans rire, depuis le sommet

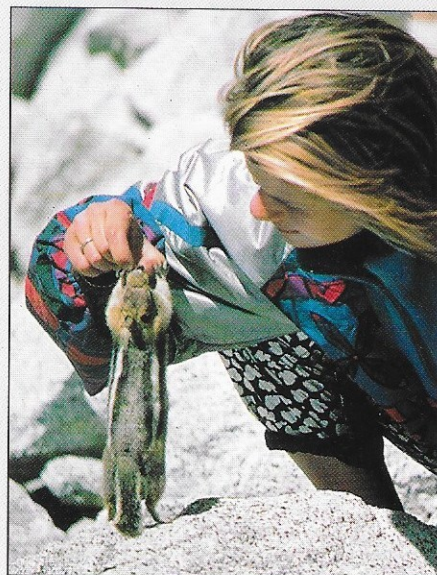


Du haut de la pile nord du Golden Gate Bridge (à droite un des deux câbles porteurs).

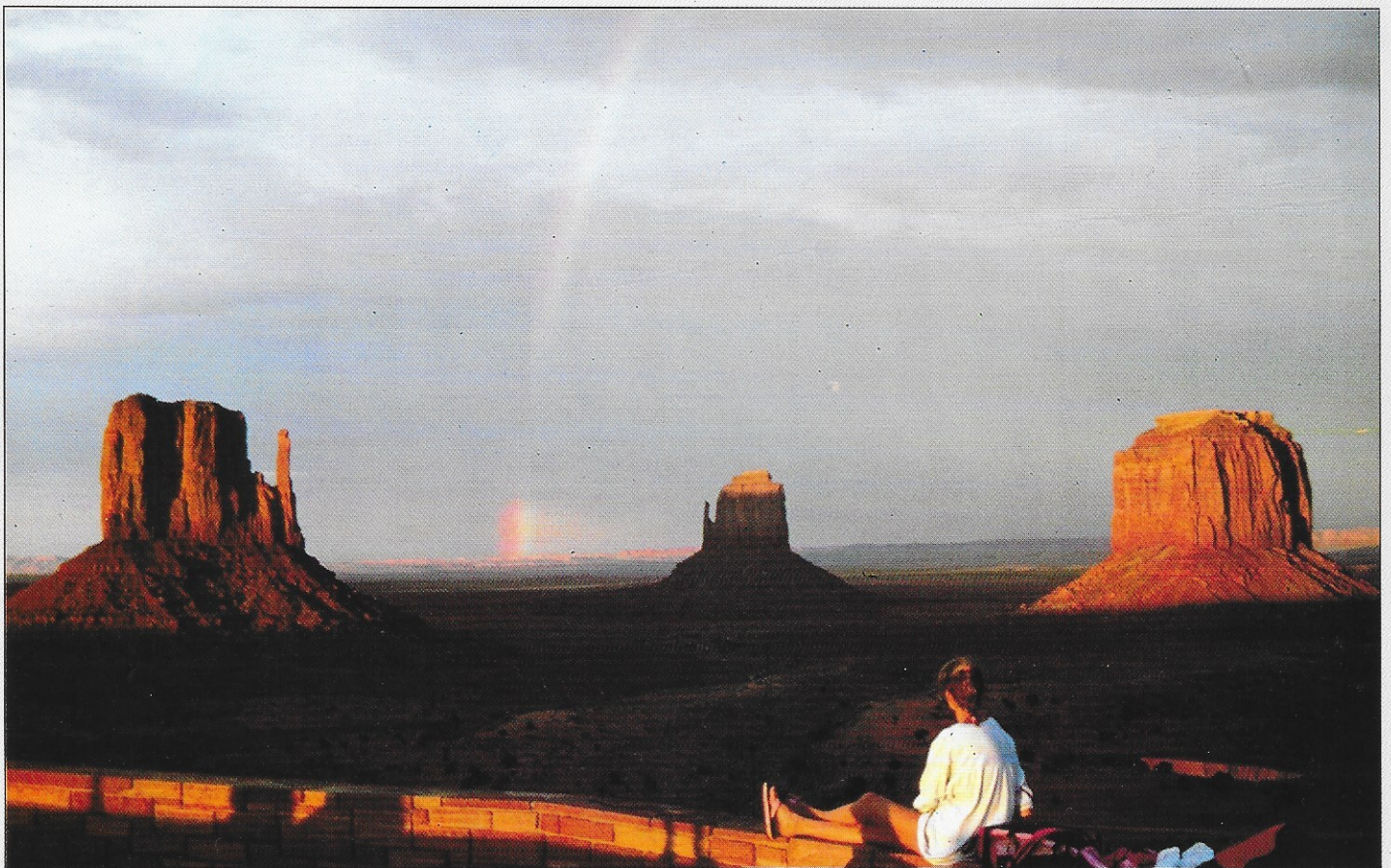
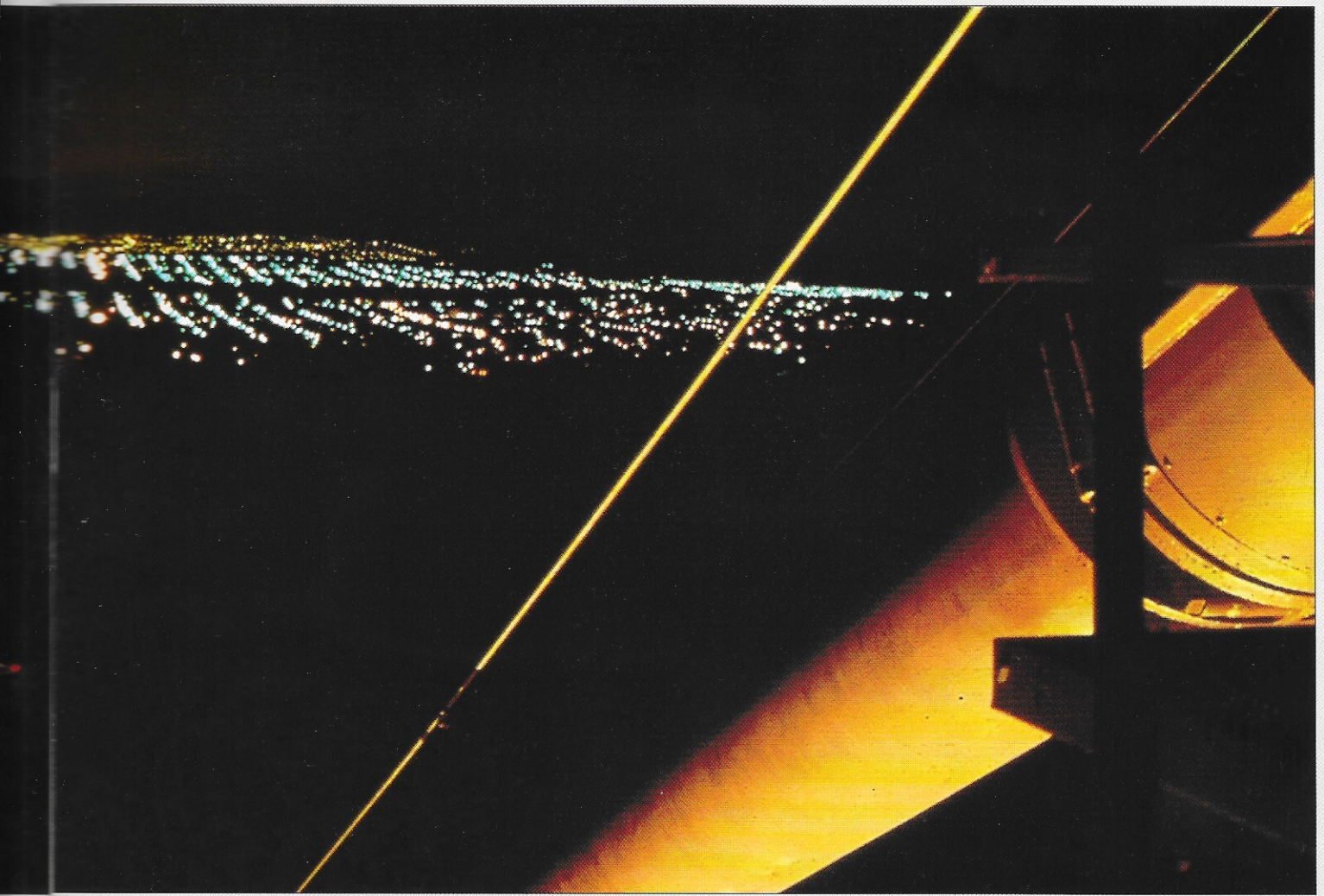
du Gasherbrum II, je n'ai pas été aussi ému : parce que c'est un couronnement fou à notre folle virée américaine (10 000 km), qu'après les errances entre les gratte-ciel de Frisco dans les canyons profonds des rues, c'est bon d'être en haut d'un de ces fiers buildings américains à scraper le sky, parce que bien sûr, c'est interdit et que nous avons échappé aux flics (et qu'il reste encore à leur échapper à la descente), parce qu'à l'ouest il n'y a plus le Pacifique immense sous la lune, que la baie de Frisco est à nos pieds, que la ville étale ses lumières multicolores à l'infini, parce que « tu imagines, Isa, si c'était justement cette nuit que la grande faille de Californie se remettait à bouger ? » parce que deux cent cinquante mètres sous nous nage le grand requin blanc, parce que, nuit sur nuit, il y a à gauche l'îlot d'Alcatraz, parce que dans trois jours nous serons en France... Et il n'y a vraiment pas eu besoin du joint que nous tendent Franck et sa copine pour planer ! Une heure, deux heures même, nous sommes restés à faire des photos, à rêver sur les perspectives mathématiques des câbles, sur les trajectoires lumineuses des voitures entre nos jambes, sur les lumières des navires lentement montées de l'horizon pour passer majestueusement à notre nadir, oui à rire, ou à pleurer peut-être, tant la vie peut être belle et bizarre et le temps passer...

Aussi nous, les quatre Français, avons fini par descendre (« Oui, Isa, Franck

reste en haut avec sa copine parce qu'ils veulent... enfin... fuck ! Tu comprends, jeune fille ? Ils sont tellement romantiques ces grimpeurs U.S. ! »). En courant, et sans assurage la descente ! Les flics ne nous ont pas eus. On est partis de nuit encore vers Big Sur. A l'aube, on s'est écroulés dans un camping... On entendait gronder l'Océan. A dix heures du matin, on y piquait une dernière tête. ▲



Ecureuils entre eux (Yosémite).



Monument Valley (Utah).